

JEAN DE PONTEVÈS-SABRAN

CAPITAINE-COMMANDANT AU 1<sup>er</sup> HUSSARDS

# L'INDE

## A FOND DE TRAIN

*avec une carte-itinéraire de l'auteur*

NOUVELLE ÉDITION

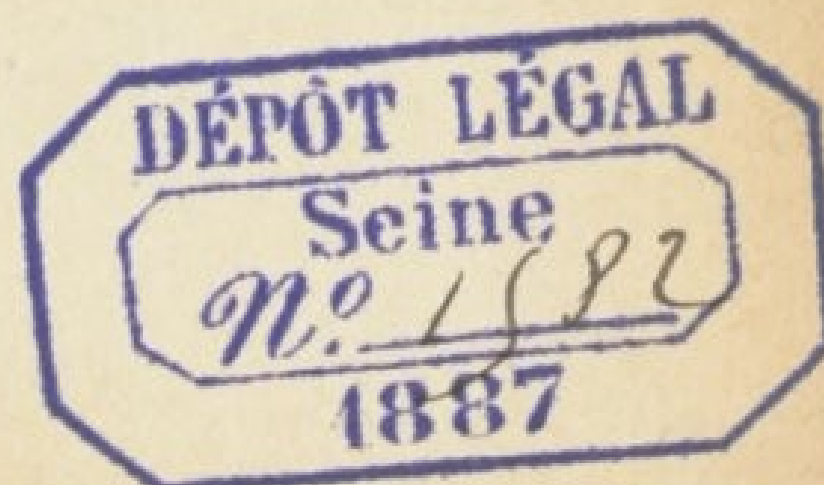


PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

27-31 PASSAGE CHOISEUL, 27-31

M DCCC LXXXVII





# L'INDE A FOND DE TRAIN

---

## CHAPITRE PREMIER

*Veni, vidi, scripsi.... ut potui.*

Adieu Marseille ! — Ma lune de miel avec Amphitrite. — Naples et la Méditerranée. — Un coin de terre des Pharaons. — Port-Saïd. — La mer Rouge. — Périm. — Aden (la ville noire, les danseuses et les citernes). — L'océan Indien. — L'archipel des Maldives. — Arrivée à Ceylan.

Marseille (quai de la Joliette).


*17 février 1884.*

**L**E désir de changer d'air et d'éperonner un peu la *Machine ronde*, est cause que le dimanche, 17 février 1884, à 10 heures du matin, je monte à bord du

## CHAPITRE V

Silliguri. — L'Himalaya. — Le Teraï. — En railway fantastique à travers les fougères arborescentes, les magnolias géants, les shoréas et les lianes. — La route du Thibet et de la Chine. — Un peuple polyandre. — Darjeeling et le Sikkim. — Retour à Calcutta.

23 mars.

 sept heures du matin, je m'éveille à *Silliguri*; nous sommes au pied de cette gigantesque muraille de l'Himalaya, dont les contreforts, bleutés par la brume matinale, se dressent devant nous. Changement de train.

A l'inverse du *tea fine*, les railways deviennent de moins en moins confortables; celui sur lequel nous prenons place est presque minuscule.

Il se compose de quatre wagonnets sans marchepieds, d'une boîte dite fourgon et d'une locomotive avec tender, l'une et l'autre de la famille des *bassets* ; de simples couples réunissent entre eux ces divers éléments.

On entasse, comme on peut, les bagages dans le fourgon, un Indien olivâtre, au nez épaté, se plante dessus pour les tasser et les maintenir, un maître coup de sifflet retentit, et nous chargeons à toute vapeur la muraille bleue, — entre deux rangées de rhododendrons rouges.

Nous abandonnons promptement la jungle marécageuse et malsaine pour atteindre, sur le talus himalayen, des plantations de thé remarquablement soignées, puis nous pénétrons dans un fouillis indescriptible de plantes, d'arbustes, et d'arbres de toutes espèces, sorte de chaos végétal qui paraît être le pot-pourri de la nature : — c'est le *Téraï*.

Notre locomotive tousse et souffle dru, car la montée devient à chaque instant plus raide ; de temps à autre même, elle suffoque. Je comprends maintenant que les Anglais soient fiers d'avoir conçu et exécuté cette ligne ferrée, où toutes les difficultés semblent avoir été prises à partie pour en triompher : c'est un vrai défi jeté à la nature par la science et l'orgueil humain.

24 mars.

Au réveil, nous avons beau écarquiller nos yeux; des nuages, d'une opacité sans pareille, enveloppent le mont *Evêrest* et le *Kanchindjunga*.  
Que ne suis-je le géant de Victor Hugo :

*Qui de son souffle au loin courbait les peupliers?*

Comme j'éventrerais cet humide et malencontreux édredon, jeté sur le plus merveilleux des panoramas!

Tout en pestant contre les nuages, brumes, vapeurs et buées, nous visitons rapidement Darjeeling, dont le marché est *la great attraction*; nous y achetons divers bibelots, puis nous rejoignons le train fantôme.

A la gare, une *harde* de femmes, plus que familières, nous offrent effrontément une infinité de choses leur appartenant; si on insistait tant soit peu, elles donneraient tout: — nous nous gardons de rien demander.

Elles sont, d'ailleurs, peu ragoûtantes; l'une surtout est hideuse, ses cheveux sont ruisselants de graisse rance, ses ongles sont démesurément longs, et, tout en poussant des hurlements de

bête, elle nous sourit aussi gracieusement qu'une guenon ; elle doit être enragée, malgré ses amulettes. Je lui jette quelques *païs*, elle se précipite à quatre pattes, on dirait qu'elle broute, et je ne puis m'empêcher de penser à... *Nabuchodonosor* (!).

Pendant que je suis en Assyrie, par la pensée, notre locomotive nous entraîne brutalement loin de ces mégères aux yeux bridés.

Je ne reviendrai pas sur les beautés pittoresques revues avec avidité, cependant la descente est encore plus fantastique que la montée ; à chaque instant, on croit que l'on part pour l'éternité : — ça fouette le sang !

De Damookdea à Calcutta, j'ai la bonne fortune de voyager avec le colonel *Keith Fraser*, un parfait gentleman, qui a laissé, partout en France, de charmants souvenirs.

Il vient de faire pendant trois mois, sur la frontière du *Boutan*, des chasses merveilleuses ; son *tableau* est une épopée : — j'y relève, entre autres pièces, trois rhinocéros et deux tigres.

25 mars.

A peine de retour à Calcutta, nous décidons de partir pour Benâres, dont 766 kilomètres

nous séparent. Grâce à nos boys nous sommes bientôt parés.

Au moment où nous nous disposons à quitter l'hôtel de France, un flot d'Hindous, produisant un bruit assourdissant, envahit la rue ; cette cohue représente un mariage musulman.

Les époux, recouverts d'un voile rose et vêtus d'étoffes éclatantes, sont maintenus à cheval par leurs parrains ; deux proches parents tiennent au-dessus des conjoints au berceau (ils ont à peine six ans) une sorte de parasol en drap d'or, dont la forme rappelle celle du moulin à prières du dévot de Darjeeling. Ce cortège est entouré par des porteurs de torches et de lanternes vénitiennes ; un millier d'énergumènes, surexcités outre mesure, suivent en hurlant à qui mieux mieux ; enfin, pour compléter le tapage, des musiciens incohérents tapent, à tour de bras, sur des tambours, des tam-tam, des cymbales et autres instruments de salon. — C'est à regretter de ne pas être sourd !

A neuf heures et demie, nous sommes emportés vers la ville sainte des Hindous.

---